

Le clin d'œil de Pierre Murat

Que demande-t-on aux premiers films ?

Pierre Murat Publié le 22/02/2020.



Amare Amaro (2018) de Julien Paolini Syrus Shahidi Virginia Perroni.

© La Reserve - Picseyes Films - Rosebud Entertainment Pictures - Soldats Films

“Amare Amaro”, premier long-métrage de Julien Paolini, est une réussite. Pour se distinguer du lot, une maîtrise totale n’est pas forcément requise. Quoi d’autre alors ? Un regard, comme celui de Stéphane Batut avec “Vif argent”.

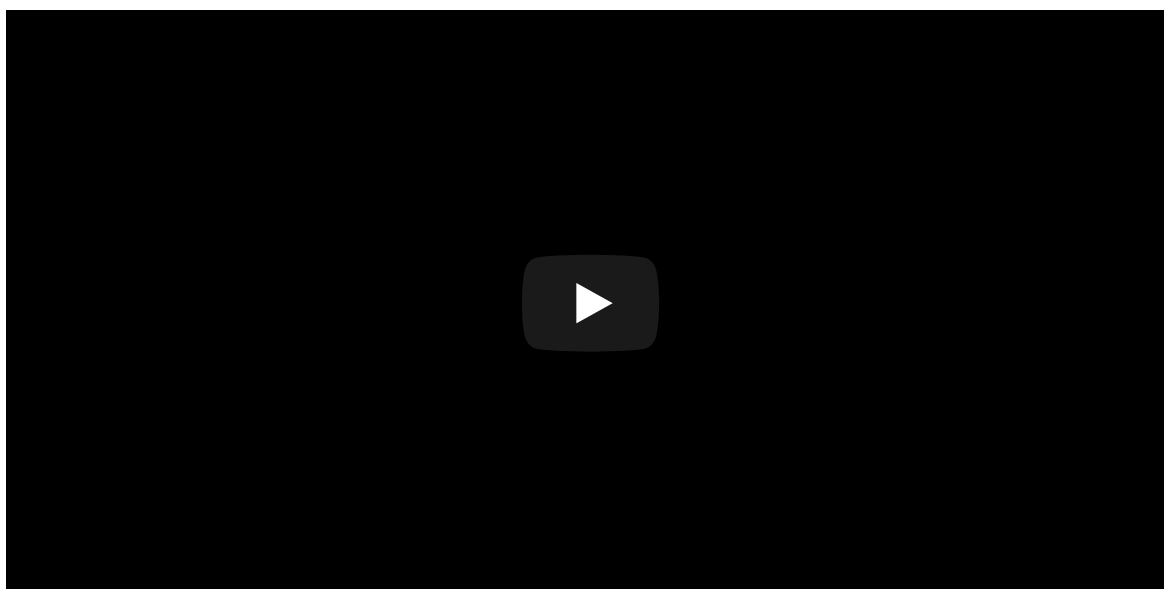
Bien sûr, il y a eu, au cinéma, des débutants qui, dès leur première tentative, tournaient des chefs d’œuvre. Orson Welles avec *Citizen Kane*, en 1941. Le vieux comédien Charles Laughton, soudain saisi par le démon de la mise en scène, avec *La Nuit du chasseur* (1955). Tout récemment, le jeune Chinois Hu Bo avec *An elephant sitting still*.

Etrangement, Orson Welles poursuivit, toute sa vie, une carrière chaotique, encombrée d’œuvres inachevées et de caprices destinés à lui faire oublier des compromissions obligées. L’échec public et critique de *La Nuit du chasseur* (même François Truffaut fut hostile !) persuada Charles Laughton de ne jamais renouveler l’expérience. Quant à Hu Bo, il s’est suicidé à l’âge de 28 ans...

Le génie dérange. Faut-il dire heureusement ou hélas, il est rare...

Que demande-t-on, en fait à un premier film ? Pas forcément une maîtrise absolue. Et surtout pas une audace de chaque instant. Mais un regard, juste un regard. Une vision légèrement différente qui distingue l’apprenti créateur de ceux qui l’entourent. C’est cette promesse que les critiques et les spectateurs guettent dans tout premier film qui s’offre à eux. Et tant pis si elle est fugace.

C’était le cas, par exemple, du premier long métrage de Stéphane Batut, sorti il y a quelques mois. Il démarrait plutôt maladroitement, pour tout dire, en dépit de son titre, *Vif-argent*. Mais, soudain, un charme naissait, grandissait, s’épanouissait jusqu’aux scènes où le héros-fantôme (Thimothée Robart) parvenait, enfin, à rejoindre sa bien-aimée vivante. Le Paris nocturne du réalisateur évoquait, brusquement, le fantastique poétique de Jean Cocteau...



Nouvelle alerte devant *Amare Amaro* de Julien Paolini – sorti le 19 février. C’est évident : le réalisateur (33 ans, plusieurs courts métrages et une adaptation de Boris Vian pour la télé, *L’Autostoppeur*) est doué. Peut-être pas, comme il semble le croire, vu ses références à Antigone, pour la tragédie grecque. Parti pris contestable qui le force, tout du long et, particulièrement, lors du

dénouement, à quelques outrances psychologiques et narratives. Mais ce jeune cinéaste sait, visiblement, exalter l'espace. Probablement hérité de ses origines italiennes, il a l'amour des personnages colorés et excessifs. Et surtout, le sens de l'absurde. L'histoire d'un jeune boulanger français (Syrus Shahida), s'obstinant à vouloir enterrer son frère assassiné dans un village sicilien qui le lui interdit, regorge d'un humour noir revigorant. Notamment au moment où, après avoir dissimulé le cadavre chéri dans la glacière d'un marchand ambulant, le héros, tel un Hamlet moderne, s'adresse à la tête de son frère qui, seule, émerge d'un amas de glace pilée. « *Quand est-ce que tu vas arrêter de nous créer des problèmes, toi ?* », lui murmure-t-il, alors...

On est entre émotion et dérision. Entre western et opéra-bouffe. C'est très réussi.

À voir

TT *Amare Amaro*, de Julien Paolini. En salles.

[Clin d'œil, le blog de Pierre Murat](#)

[Cinéma](#)

[cinéma français](#)

[cinéma italien](#)

[Julien Paolini](#)

[Stéphane Batut](#)